

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°26 – avril /mai 2010

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE**Printemps 1793**

À Friedrich Schlegel

« Je suis heureux d'apprendre par ta lettre que tu es encore au nombre des vivants. On peut donc te voir encore en chair et en os et entendre battre ton cœur. Tu as bu à la source des altérés, tu es insatiable. Tu rompras peut-être les liens des quatre éléments, dans lesquels pourtant nous pouvons être mieux qu'un pur esprit dans sa peau. Ton pauvre cœur, ton noble cœur me faut pitié. Il se brisera tôt ou tard. Il ne peut supporter sa toute-puissance. Tes yeux s'obscurciront à plonger dans les abîmes vertigineux où tu précipites le trésor de ta vie. Le roi de Thulé était ton aïeul, mon cher Schlegel, tu es de la famille de la mort. Maintenant, je peux te le dire, et je m'étonne que ton frère¹ ne te le dise pas. Tu vivras comme bien peu d'hommes vivent, mais tu ne peux pas mourir non plus d'une mort naturelle, c'est d'immortalité que tu mourras. Elle est ta mère. Elle te rappelle. Étrange destinée que la tienne ! Je ne reverrai peut-être jamais un homme tel que toi. Pour moi, tu as été le grand prêtre d'Éleusis ; par toi, j'ai connu le ciel et la terre ; par toi, j'ai goûté à l'arbre de la connaissance.

Mais, dis, n'est-il pas possible que tu restes au milieu de nous ? Tes formules solennelles de la consécration sont-elles prononcées irrévocablement ? Isis a-t-elle déjà coupé une de tes boucles ? Faut-il que tu meures, victime sacrifiée ? Je t'en prie, réponds toi-même sans exaltation. J'ai le plus grand respect pour la beauté de ton moi nouménal ; mais je sais aussi que la vie peut être éternellement belle. Conserve-toi, jette-toi dans les bras de la nature : elle a assez de place et d'amour pour toi. Je n'ai d'autre raison d'être et de parler ainsi que mon amour pour tout ce qui vit, ma foi, ma confiance dans tout ce qui existe en moi et autour de moi.

Sans doute, je ne peux pas t'inspirer la sympathie que je ressens pour tout ce qui est humain...

Ton esprit ne peut pas supporter plus longtemps les orages de ta vie intérieure. Tout réveille en toi des résonances profondes ; tu te résorbes en toi-même, tes magnifiques aptitudes s'engourdissent. La vie ne peut-elle donc pas te retenir ? Faut-il que tu déchires ton enveloppe terrestre ? Tu dissipes en peu de minutes ce dont tu pourrais vivre des années. Tu reviendras de tout mécontent et malade... »

¹ Wilhelm Schlegel, né à Hanovre en 1767, mort à Bonn en 1845.



Ces exhortations, ces appels à la joie, à la santé, à la vie sont assez émouvants sur des lèvres que le chagrin devait pâlir, la mort glacer si vite. Quatre ans plus tard, ayant perdu dans l'espace d'un mois un frère chéri et une douce petite fiancée, Novalis voudra se persuader que sa propre fin est proche, que la vie ne doit pas résister à une douleur comme la sienne. Quatre ans encore, et, sauvé par le travail, ranimé par un nouvel amour, il sera emporté par la consommation. Pour le moment, on sent à peine le mysticisme qui, de plus en plus, le séparera lui aussi du commun des hommes. Il est tout près de la nature, des sentiments traditionnels, de la foi religieuse, de tous les appuis qui manquent à Schlegel. Il s'occupe activement de ses jeunes frères et sœurs :

« Ces devoirs familiaux me conviennent tout à fait. Cette vie me fait autant de bien que l'air des montagnes. Nous aussi nous nous séparons comme Abraham et Loth. Tu remontes vers le soleil levant. Moi, je suis la vie commune, vers le couchant. Mais, pourvu que nous fassions de nos forces un bon et bel usage, le Père infini nous porte tous les deux sur son cœur palpitant, et nous laisse lui-même une liberté divine »².

² Cf. I. Rouge, *Frédéric Schlegel et la genèse du romantisme allemand*, Bordeaux, 1904.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

JOHANN WILHELM RITTER
(1776-1810)

C'est *par lui-même, et par lui seul*, que notre ami³ s'était formé, qu'il était devenu tel qu'il était et qu'il devenait, et il y avait été très tôt contraint. Il en était résulté chez lui plus tard, parfois, un véritable rejet des influences *prétendument* formatrices qui voulaient, le plus souvent avec les meilleures intentions, s'exercer sur lui, et je crois pour ma part qu'il avait en cela raison, car il avait fait des expériences rebutantes. Parmi ces influences, il en est toutefois deux qu'il qualifiait d'excellentes, auxquelles il disait être infiniment redevable ; la chose doit être d'autant plus vraie qu'il ne la formula guère avant sa mort de manière expresse. Je suis donc fondé à les nommer : c'étaient celles de Novalis et de Herder⁴.

Souvent il s'est rappelé avec une émotion visible la première visite que lui avait rendue Novalis. Il vivait alors dans la plus profonde retraite, au fond d'une ruelle écartée, dans une chambre pauvrement meublée, où il restait souvent quatre semaines sans sortir – au fond parce qu'il ne savait pas pourquoi et, au demeurant, pour aller vers qui il eût valu la peine de la quitter. Pour toute compagnie, il n'avait eu longtemps que ses livres, peu nombreux mais de qualité ; puis son logeur, un vieil homme singulier – et lui-même. C'est dans une telle solitude, et alors que notre ami ne croyait assurément pas que quiconque pût trouver une raison de se soucier de lui, qu'il vit un jour entrer dans sa chambre un homme dont l'apparence pouvait sembler tout à fait insignifiante, mais qui, dès qu'il avait commencé à parler, était aussitôt ressenti par quiconque comme une très ancienne connaissance qui savait tout de son interlocuteur et avec lequel celui-ci n'avait nul besoin de se donner une contenance. Novalis et notre ami se comprirent dans l'instant ; il n'y eut d'abord, au demeurant, rien de singulier dans

³ Johann Wilhelm Ritter, né à Samitz, en Silésie, mort à Munich, en 1810. Cf. Armel Guerne : « Pharmacien, grand ami du cercle d'Iéna et lecteur de Jacob Boehme. Habite ensuite Gotha et Weimar, puis se fixe à Munich en 1804. Découvre en 1801 les rayons ultra-violets, invente une première sorte d'accumulateur, observe les phénomènes de thermo-dynamique, etc. », in *Les Romantiques allemands*, D.D.B., 1963.

⁴ Johann Herder (1744-1803), philosophe allemand et pasteur, président du consistoire à Weimar, en 1776. Cf. Herder, *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, Aubier, 1962. L'ouvrage a été traduit en français, par Edgar Quinet, dès 1827.

leur rencontre, si ce n'est que notre ami eut l'impression pure et simple de pouvoir se mettre tout à coup à parler tout haut avec lui-même. Or la chose a été depuis toujours le signe d'une parfaite communion d'esprit et d'une amitié authentique et durable. Lorsque deux amis font ensemble trop de manières et que leur relation est tout particulièrement animée, cela signifie qu'il n'y a le plus souvent pas grand-chose derrière celle-ci ; soit ils éprouvent le besoin d'émettre avec affectation des jugements prématurés sur elle, soit leur amitié tout simplement n'en est pas une, et chacun est seulement content de saisir l'occasion pour se faire valoir à grand bruit. S'ils vont jusqu'à donner ensemble dans la sentimentalité, alors c'est la fin de tout ; cela veut dire que n'importe quel philtre suffirait à les remplacer l'un pour l'autre.

Novalis, qui désormais rendit assez souvent visite à notre ami, eut tôt fait de voir dans quelle situation d'abandon extérieur il se trouvait alors, bien qu'il ne s'en rendît guère compte lui-même, la trouvant au contraire tout à fait conforme à sa façon d'être naturelle et ne pensant pas non plus que, dans la distance qu'il mettait entre soi les autres, il méritât mieux qu'elle. Novalis ne lui offrit pas son soutien : il le lui imposa. Le fait qu'elle dût rester un pur et simple don mettait notre ami dans un grand embarras : c'était la première assistance qu'il trouvait sans l'avoir cherchée ; mais Novalis sut le ménager assez pour ne pas l'y exposer avant qu'il pût être sérieusement question d'un don en retour.

C'est ainsi que Novalis devint en tous points pour lui l'appui et la confirmation de son être – et cela sans le moindre bruit ! Le seul effet apparent que cela produisit sur lui, cependant, ce fut la manifestation d'un peu plus de goût pour la vie. Il avait assurément pour Novalis la plus tendre affection, mais quiconque n'était pas un véritable connaisseur du cœur humain ne l'eût jamais conclu en les voyant ensemble. Aussi bien est-ce ainsi que l'on se donne à ce qu'il y a de plus haut : sans qu'il y paraisse de façon purement extérieure ; c'est seulement à la bénédiction qui se répand sur une vie et sur un visage que l'initié reconnaît l'inclination du cœur d'un mortel. En effet, un ami ne peut jamais rechercher un tel effet en soi, pour lui-même ; celui-ci se produit toujours lorsqu'intervient une présence plus haute.

La relation de Novalis avec notre ami ne demeura pas dissimulée, et certains voulurent voir alors ce qu'il pouvait bien en être au juste. L'un d'eux s'efforça tout particulièrement de faire plus ample connaissance avec lui, et – ce qui correspondait tout à fait à sa nature – d'aider à évoluer dans de nouvelles directions ce jeune homme, qui donnait encore l'impression d'une grande simplicité ainsi que d'un développement déjà assez avancé, certes, mais

jusqu'alors resté confiné au plus profond de son être. C'est toujours avec le plus grand respect que notre ami a parlé de cet homme tellement humain, et de tant de services que celui-ci lui avait rendus ; pour quelques raisons qu'il pût en être ainsi, cependant, il ne conçut jamais envers lui le même attachement que lui avait auparavant inspiré, si tôt et de manière en quelque sorte insensible, un Novalis. [...]



Le souvenir le plus amer que notre ami conserva de cette époque, dont il avait surmonté les épreuves, fut de n'avoir pas, surtout dans sa seconde moitié, gardé une relation aussi étroite qu'auparavant avec Novalis. C'est ce souvenir-là, assurait-il avec émotion, qui avait eu le pouvoir d'entretenir sa vie tout au long d'une année précieuse à l'extrême ! Son cœur et son esprit tout entiers se tournèrent à nouveau vers lui, mais – *Novalis mourut*. Le tourment de notre ami s'apaisa lorsqu'il reçut, tirée des papiers posthumes de celui-ci, une lettre qu'il avait commencée à son adresse, peu de jours encore avant sa mort, mais n'avait pu terminer. Elle contenait des encouragements à rester fidèle à la recherche qui avait été jusqu'alors la sienne, ainsi que plusieurs perspectives qu'il lui parut alors tout à fait nécessaire de faire aboutir. Sur ces deux points la lettre renfermait une parole d'une importance extrême, et ce fut comme un legs sacré que notre ami conserva précieusement en lui.

Pour demeurer pleinement assuré de lui-même, notre cher*** s'échappa pour quelque temps du lieu qui, à tant d'égards, lui était devenu jusqu'alors si cher, et je l'accompagnai. Peu après, un hasard en lui-même tout à fait dépourvu d'importance le conduisit chez Herder, et – quelque critique que puisse être la relation qu'en donneraient certains personnages haut placés – cette visite, au demeurant des plus profitables, remplaça en quelque sorte celle qu'il eût dû rendre en retour à Novalis, la seule différence, ou presque, résultant de l'âge de ce digne homme. Celui-ci savait bien sans doute d'où venait et où avait été son visiteur, mais il ne s'avisa nullement de le questionner à ce sujet, et si l'on soupçonna par la suite notre ami d'avoir renié ceux qui avaient été ses bienfaiteurs, ce reproche était injuste. Bientôt notre cher *** devint un familier de la maison.

[...]

Herder mourut. L'un de ses fils avait, auparavant déjà, fait cadeau à notre ami du portrait très réussi de Novalis. Ce fut la seule chose qu'il conserva avec soin – et c'est pour moi un legs auquel je tiens beaucoup. De Herder, en revanche, il ne souhaitait pas avoir de portrait ; il pensait que nul ne pouvait le réussir.

[...]

Pendant cette lecture, ou plutôt peu après, il semble aussi que le souvenir de Novalis et celui d'événements plus récents aient été une fois encore tout particulièrement vifs en lui. J'ai trouvé, à tout le moins, dans ses papiers un poème qui ne peut guère se rapporter à autre chose. Je le reproduis ici, sans être capable de juger de sa valeur. Lui-même semble ne l'avoir pas considéré comme un poème, mais seulement comme l'expression d'un souvenir reconnaissant ; ce brouillon, écrit de manière assez hâtive, ne porte aucune correction.

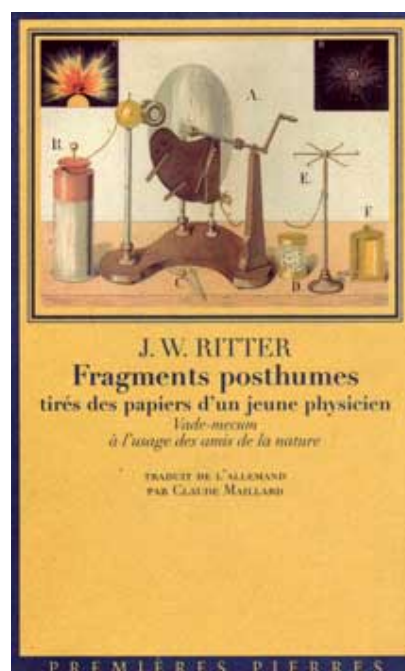
« Des amis, le ciel semblait m'en donner,
 Il m'en donna enfin vraiment un, un seul ;
 Mais à peine me l'eut-il donné
 Qu'il me le reprit, me l'enleva.
 O triste destinée ! Où tout ne fait que commencer
 Et, presque commençant, déjà s'évanouit.

L'amour, le ciel semblait me le donner,
 L'amour, il me le donna enfin vraiment ;
 Mais à peine me l'a-t-il donné
 Qu'il me le reprend, me l'enlève.
 O triste destinée ! Où tout ne fait que commencer
 Et, presque commençant, déjà s'évanouit.

Abandonné de tous, je soupire mes plaintes,
Mais est-il âme qui les entende ?
Personne ne m'entend, je suis près du désespoir,
Jamais encore le monde ne fut aussi privé de vie !
O triste destinée ! Où tout ne fait que commencer
Et, presque commençant, déjà s'évanouit.

Mais non ! Je ne veux plus manquer ainsi de courage ;
Quelqu'un entend encore vraiment ma plainte !
Il est mort ; ayant renoncé à la vie,
Mort, il vit encore, d'une vie plus haute.
J'étais uni à lui, à lui seul, par les liens de l'esprit,
Dans l'art, je l'ai retrouvé.
Continue donc, ô vie, à déchaîner tes fureurs,
Mort, je ne perçois plus tes tourments ;
Uni à mon ami, je vis, là-haut,
Renonçant désormais aux choses de la terre ;
A mon ami, à lui seul j'étais uni,
Dans l'art, je l'ai retrouvé.

Lui seul, l'art est amour véritable et sincère,
Il nous reste fidèle aussi longtemps que nous le lui sommes ;
Que dans l'art seul soient les objets de mon amour,
Et toujours, éternellement, l'art est nouveau.
Amitié, amour, j'avais tout perdu,
Mais l'art a rendu à tout la vie ! »



NOVALIS et la philosophie romantique de la vie

Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. Le romantisme ne leur a donné que des thèmes nouveaux, a changé seulement leur orientation, ou bien les a enrichis, Mais ils étaient déjà poètes avant de découvrir en eux ces nouveaux sentiments et le sont restés même après s'être détournés de tout romantisme. La vie et l'œuvre de Novalis – il n'y a aucun moyen d'éviter ce lieu commun qui est la seule formule adéquate – constituent une unité inséparable et c'est précisément en tant que pareille unité qu'elles sont un symbole du romantisme dans son ensemble ; on dirait que la poésie romantique, offerte et perdue dans la vie, a été sauvée par sa vie et serait devenue par cela même une poésie plus pure et plus authentique. Il n'y a pas de tentative romantique qui, sur ce point, ne soit restée pure tentative, mais leur volonté nécessairement fragmentaire d'unité n'est restée chez aucun des romantiques si fragmentaire que chez lui, qui dut mourir précisément lorsqu'il commença à créer. Et néanmoins il est le seul dont la vie n'ait pas laissé derrière elle seulement un bel amas de ruines duquel on peut déterrer quelque morceau merveilleux pour se demander, étonné, quelle a pu être la bâtisse dont il a peut-être jadis fait partie. Ses chemins l'ont tous conduit au but, et ses questions ont toutes trouvé une réponse ; tous les fantômes et tous les mirages du romantisme ont trouvé ici une incarnation ; il a été le seul que les feux follets du romantisme n'aient pas pu attirer dans des marais sans fond car ses yeux étaient capables de voir dans chaque feu follet une étoile et parce qu'il possédait des ailes pour la poursuivre. Il a été celui qui a rencontré la destinée la plus cruelle, et lui seul a été capable de croître dans cette lutte. De tous ces gens qui voulaient dominer la vie, il est le seul qui ait réussi à forger la sienne et à en faire une œuvre d'art.

Mais lui non plus n'a pas trouvé une réponse entièrement adéquate à sa question, car il interrogeait la vie et c'est la mort qui lui a répondu. Peut-être est-ce encore plus grand de chanter ainsi la mort que la vie ; mais ils n'étaient pas partis en quête d'une telle chanson.

C'est la tragédie du romantisme que seule la vie de Novalis ait pu devenir poésie ; sa victoire est une condamnation à mort de toute l'école. Car tout ce avec quoi les romantiques voulaient conquérir la vie ne suffisait que pour une belle mort ; leur philosophie de la vie n'était qu'une philosophie de la mort, leur art

de vivre un art de mourir. Car leur désir d'embrasser l'univers tout entier faisait d'eux des esclaves de toute destinée et peut-être Novalis ne nous paraît-il si grand et si entier que parce qu'il est devenu l'esclave d'un maître invincible.

1907.

Georg Lukacs



NOVALIS et l'initiation

Les lignes ci-après sont extraites d'une des très-nombreuses conférences de Rudolf Steiner. Elles soulignent la place éminente qu'occupe Novalis au sein du mouvement anthroposophique. Il n'est pas nécessaire d'en partager toutes les opinions pour apprécier l'émotion qui s'en dégage, pour reconnaître surtout que de tous les admirateurs du poète romantique allemand, Rudolf Steiner est certainement celui qui a pénétré le plus avant dans le mystère de Novalis et qui, de tous, a le mieux compris le caractère initiatique de son œuvre. Parmi les disciples du poète, nul ne saurait rester insensible à ces lignes inspirées, à propos « du cœur et de l'âme de Novalis ».

Novalis, l'annonciateur d'une conception spirituelle de l'impulsion christique

Cologne, le 29 décembre 1912

Lorsque nous écoutons les accents du cœur, la façon intime dont notre cher Novalis savait parler de la mission du Christ, nous le ressentons comme une justification de notre Mouvement spirituel. En effet, nous avons l'impression que lorsqu'une personnalité est autant imprégnée des énigmes et mystères de l'univers, ce que l'on entend d'elle est comme la nostalgie des mondes spirituels que l'homme moderne doit rechercher à l'aide de la conception du monde que nous essayons de nous former.

Il est merveilleux de s'approcher du cœur et de l'âme d'un homme tel que Novalis. Il surgit de la profondeur de la vie spirituelle occidentale, plongé lui-même dans la nostalgie du monde spirituel. Laissons-nous influencer par le fait qu'au cours de sa brève incarnation il permit aux mondes spirituels de se déverser dans son cœur juvénile, ces mondes qui étaient pour lui illuminés

par l'impulsion christique. Alors nous ressentirons cela comme une invitation faite à notre propre âme, à notre propre cœur à le rejoindre dans la quête qu'il poursuivit, au cours de sa brève existence, vers le but qui brillait devant lui comme une grande lumière. Notre sentiment est que, dans cette incarnation, il fut l'un des prophètes des temps modernes de ce que nous recherchons dans les mondes spirituels. Nous avons l'impression que le meilleur enthousiasme pour cette recherche est celui qui vivait dans le cœur et l'âme d'un Novalis intimement imprégné de l'impulsion christique. Au point où en sont actuellement nos activités – d'une part nous fondons la Société anthroposophique, qui doit embrasser toutes les énigmes humaines ; d'autre part, au sujet de l'impulsion du Christ, nous désirons tenir compte de la lumière intense qui brille vers nous de l'Orient –, il est opportun de nous unir à ce qui vivait dans l'âme de Novalis comme expression de l'impulsion christique.

Nous savons que jadis, dans l'antiquité hébraïque, les paroles d'Élie résonnèrent en grandes prophéties significatives ayant leur source dans la Création. Nous savons aussi que la même impulsion fut contemporaine de la descente de l'Entité cosmique du Christ dans le corps de Jésus de Nazareth, que c'est la même impulsion qui annonça prophétiquement ce qui allait être incorporé à l'évolution de l'humanité. Nous savons que c'est la même impulsion qui, dans l'âme de Raphaël, fit apparaître magiquement à notre regard les mystères éternels du christianisme. C'est avec nostalgie et perplexité que nous nous tournons vers l'âme d'Élie, de saint Jean-Baptiste et de Raphaël réincarnée en Novalis. Nous avons alors le sentiment que la vibration spirituelle de cette âme remplit de chaleur le désir d'une nouvelle vie spirituelle ; et nous nous sentons le courage et la force nécessaires pour affronter une nouvelle vie spirituelle.

Pourquoi Novalis est-il né dans les Temps Modernes pour annoncer prophétiquement une conception spirituelle de l'impulsion christique ? Assurément il y avait, autour de lui, à l'horizon spirituel, une sorte de renaissance des grands courants spirituels de toute l'humanité. Novalis surgit d'un cercle où la vie spirituelle rayonnait, donnant comme la primeur de la conception du monde théosophique-anthroposophique de l'Occident. Cette âme qui aspirait à l'impulsion christique, objet de son désir, mûrit à la lumière de deux soleils : Goethe et Schiller.

[Suite au prochain numéro]

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

NOUVEAU CATALOGUE 2010

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

«NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Friedrich von Hardenberg,

**Ehurfürstlicher Salinenauffessor und designirter
Amthauptmann in Thüringen.**

geb. d. 2. May, 1772.

gest. d. 25. März 1801.



SOMMAIRE

Document biographique

Printemps 1793, lettre à Friedrich Schlegel.

Documents littéraires et témoignages

Spécial Johann Wilhelm Ritter.

Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie »,
extraits, 1907.

Novalis et l'initiation

Rudolf Steiner & Novalis.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Nouveau catalogue 2008-10.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2010